

JOUVENCE



(poemes)

Jeanne Ribancour

Décembre 2001

1

Les arbrisseaux

I

Comme un ventre amoureusement caché
la maison berçait de tous petits secrets
qui ressemblaient à des poèmes

Un matin d'été
certains se sont envolés
par la fenêtre ouverte

Mais d'autres sont restés enfouis
dans la nuit blême du non dit
comme une lie secrète

II

Nous n'irons plus jamais au petit bois de jadis où poussaient en avril
tant de myosotis
Où tant de cèpes bruns à la fin de l'été honoraient, bien cachés à ses pieds
l'effigie d'une Vierge Marie repeinte par nos soins

Nous n'irons plus jamais au petit bois des grandes joies où la lumière
était prisonnière des chuchotements du vent
Au petit bois des rêves verts où, s'élançant vers le zénith avec de pesants
grincements, exultait une balançoire

Aujourd'hui le petit bois est en terre étrangère, son accès nous est
interdit .

Le petit bois est en terre étrangère, je vous l'ai dit, et le silence de
nos mémoires est le gai cimetière d'un paradis .

III

L'été approche
nous le savons

Nous sommes blottis
dans un puits
obscur

Tout à coup un élan contagieux
fait de nous des ivrognes gais
tandis que se déploie au-dessus de nos têtes
dans ce trou lumineux
le vol invisible des alouettes

La joie explose

C'est la fête

IV

C'était vraiment un bel été, la vie faisait des bouquets

Le peu du Je
le poids du moi
le méli-mélo de l'ego
tout était aboli

Un grand bonheur nous envahissait

Dans le puits nous étions plusieurs
cinq ou six

mais il se peut que j'en oublie

Lentement, très lentement,
le temps glissait
comme un ruisseau au cœur de la forêt

Bien qu'elle soit vive et agitée
la vie était presque immobile
par effet de naïveté
juvénile

Dieu existait

Dieu n'était ni question ni réponse

Simplement
au plus profond des ronces
il sommeillait

VI

Etes-vous jamais allé dans cette forêt ?
Y êtes-vous allé ? Y êtes-vous allé ?

C'est un ombreux paradis
où poussent les amis

Sous le poids vert des branches assoiffées de lumière
il n'y a que troncs gris étroitement blottis
Jamais ne verrez de clairière

les troncs sont enracinés dans l'humus brun de la fécondité
Ils sont heureux ils sont serrés

Ils s'élancent comme des prières
vers un ciel
irréel

L'imposante frondaison
leur sert d'abri
Ils chantent ils rient et leurs voix sont
comme une incessante respiration

Etes-vous jamais allé dans cette forêt ?

C'est un ombreux paradis
où l'audace
pousse un premier cri

VII

Dans cette forêt
il y avait
un petit roseau en détresse
qui poussait comme une promesse

Mais il n'a pas attendu l'été

Au plus froid de l'hiver
il y eut ce matin clair
ce matin détesté
où il fallut l'abandonner
dans la terre

Tout seul

Au cimetière

Avec ses secrets

à Yvette Planchon

VIII

Un prophète atrabilaire
aurait pu se pencher
sur ma jeune forêt

D'un œil très noir
il en aurait jaugé
l'incendiaire témérité

Avez-vous déjà entendu les oiseaux du malheur ?

Ignorez les !

Les ans ont passé
et le temps a condamné
tout propos neurasthénique
sous forme de promesse

Car jeunesse
est humus sacré

IX

Bientôt le ciel allumerait ses veilleuses

Blottis dans le vieux puis ils se taisaient
Ils savouraient cet instant vert où chaque son a son écho
où chaque son se répercute aussitôt
pour annoncer la nuit

Ils vénéraient en quelque sorte cet appel
offert par le ciel

Chaque gosier s'embrasait
en secret

Ils attendaient

Et puis une incandescence contagieuse
faisait tout exploser

Ils chantaient

X

Jadis le temps prenait son temps
c'était épatant

Jadis le temps s'en allait lentement
au rythme solennel des nuages
Il avait l'odeur du printemps
juste après l'orage

Mais le temps va s'arrêter
je le sais

Jadis le temps gommait les peurs d'enfants
nées de récits anthropophages
Il prophétisait la magie de l'instant
où pour chacun s'ouvre enfin la cage

Mais le temps va s'arrêter
je le sais

Jadis le temps à la façon du vent
nous caressait sans dommages
Il exaltait tous les petits romans
dont nous fabriquions les images

Mais le temps va s'arrêter
je le sais

Aujourd'hui le temps s'en va galopant
sur la grève des rêves

Jadis n'est qu'un mot chevrotant

Mais le temps va s'arrêter
je le sais

Le sexe des anges

I

Le ciel touchait la terre
et la terre touchait le ciel

Un désir artificiel
mettait l'amour en prière

II

Belles histoires un peu stupides
belles histoires de la jeune forêt
où tant de rêves proliféraient

Un voile épais mais translucide
sévère mais opalescent
dissimulait
le grand mystère sacré

Mystère orphelin de nom
mystère fécond
austère question
où le verbe faire
démuni d'amour
s'accouplait mammifère
au pluriel des enfants

Qui répond ? Qui répond ?

C'est tellement abracadabrant !
Vaut mieux se taire !

III

Amour, amour, amour, quelle histoire !
Amour, amour, amour, que de ricanements
le samedi tous en bande
au cinéma !

On ne se touche pas, on ne se voit pas

Tapage, obscurité, et puis cet écran
tout en mouvement, tout en noir et blanc
avec en offrande
l'amour en gros plan

Ne t'endors pas,
on ne se touche pas, on ne se voit pas

L'histoire est longue et ennuyeuse
mais enfin le voilà
Eros est là
Flèche en main arc en bandoulière
c'est un beau gars

Ne t'endors pas
Bon, il vise au cœur une affreuse
enfarinée à l'œil noir
Ils parlent de façon précieuse
ça n'en finit pas

Ne t'endors pas

Eros parle, il ne bande pas

L'amour est comme ça

IV

Cherche qui cherche quoi
Cherche la vie
et puis voilà

Petite âme aux abois
affamée de tendresse
a franchi le parvis

La porte est toujours ouverte

Solitaire
elle avance à pas petit

Dans la pénombre claire
explose
ce menu bruit

Là-bas, en plein chœur
une lampe rose
luit

Approche-toi

Petite âme aux abois
a le cœur
en liesse

Elle entend le non dit du bonheur

V

Dimanche quand vêpres carillonnées
résonnent tous ces chants c'est bandant
L'outre de pierre est bondée
Tout est réglé enfants devant
Hommes et Femmes séparés
par une allée entre les bancs

A l'ombre de la chaire voyez ce garçon blond
Quel est son nom ? se dit-on
Agenouillées on prend la pose
mais l'œil est aux aguets

Le cœur bercé par la fluidité
du jargon dont on connaît les répons
en vers en prose on en dispose
mais l'œil est aux aguets

Quand l'orgue tel un ouragan sonore
fouette soudain les piliers
on se laisse emporter
par le tourbillon sacré
mais l'œil est aux aguets

Et puis c'est l'auguste silence
charge des parfums de l'encens
Un homme blanc vous offre le soleil
Le front s'incline
vers la poitrine
où gît un cœur ardent un cœur géant
mais l'œil est aux aguets

A l'ombre de la chair
ce garçon blond
dont on ne sait pas le nom
est-ce Dieu ?

VI

Mais dans la ferveur solitaire
alors tout est mystère

Ni flamme
ni brasier

Pendant
un bel instant
l'âme
est en paix

En effet
dans ce décor
sacré
derrière une porte d'or
gît un secret

C'est
un petit moment
d'immense éternité

Le sang
se tait

VII

Comme un rêve éthéré caché à l'horizon
l'amour est affaire de gens
qui peuplent les romans

Nous on s'aime tous

On s'aime en chœur
avec le cœur

On s'aime avec les yeux
On s'aime avec des jeux
On s'invente des noms
On entre par la fenêtre
en rigolant

On s'aime en gai bien-être

On s'aime mais on ne le sait pas

VIII

Un à un chacun son tour
ils ont surpris un jour
par seul effet du vent
l'envol de l'ange blanc
mais même à contre-jour
ils n'ont pas vu ses jambes

Ils ont médité
en secret
sans oser en parler

Assis au pied
d'un tronc puissant
habillé de feuillage
ils se sentaient enracinés
et tendus vers les nuages

Ils n'en savaient évidemment
pas plus qu'avant

Les apprentis

I

Cent chars ont ébranlé la nuit

On se croyait à l'abri
des épouvantables secrets

On sait et on ne sait pas

La peur a ululé
dans le berceau vert
dont l'orée
est enfin brisée

Et d'atroces visions se substituent
aux disparus inconnus
dont on parlait à mots couverts

Et puis les chars s'en sont allés
oubliant leurs feuillages
mais l'horreur avait soudain montré
son vrai visage

II

L'innocence la vraie
s'est évaporée
un soir au cinéma

On se tient par le bras
on ne se lâche pas

On boit silence obscurité
et puis cet écran blanc
où surgissent ces gens
en gros plan

Hommes femmes enfants
squelettes vivants

Ombres de barreaux
sur leurs vêtements

On entend
un chant
très beau

On se tient par le bras
on ne se lâche pas

III

On me l'avait jamais vue de près
la haine la haine

C'était la machine à tuer
c'était le bien des mauvais

Et soudain elle explosait
les bons en avaient mains pleines
on lui avait trouvé un nom
on disait épuration

Sur un char elle a dressé
la haine la haine
trois filles dépouillées
flocons bruns et flocons blonds
punition humiliation
c'est selon

Et sur ces crânes rasés
en noir elle a dessiné
des croix gammées
la haine la haine

On s'en va on se promène
et les enfants quelle aubaine
chantent à pleins gosiers
la haine

IV

A chacun son destin
chante le tocsin

Un ancêtre s'éteint
qu'on croyait éternel

Un ancêtre s'éteint
par effet naturel
de vie

La mort a sculpté dans la pierre
le souvenir de sa bonté

On n'a pas envie de
pleurer

Cette rencontre, la première,
est un hymne à la paix

A chacun son destin
chante le tocsin

V

Tout redevient comme un avant d'avant inconnu dans le
temps le métal noir l'huile de machine le monde en
mouvement les gens qui ne sont plus si grands le nord
le sud la voie en étoile le quai gris un train où l'on
est assis Paris et l'intellectuelle beauté chacun pour
soi tous ces billets froissés qu'il faut compter pour
en avoir assez le clavier et son alphabet l'huile de
machine le parchemin pour certains les doigts noirs le
monde en mouvement lettres colis et le rire par écrit
on est porté par la forêt on le sait

VI

A l'aube dans cette lumière
qui rapproche les purs lointains
un à un ils quittent enfin
la forêt

Comme des petits lapins
sauvages
ils sautent de tous côtés
et dans la gaieté du matin
luit leur pelage

Ils ont à l'oreille
un peu de rosée
Juste une goutte pour égrener
des merveilles

Chacun ira
où l'appellera
son image

VII

Ils ne l'oublieront pas

Jouvence est là
comme un trésor
du temps passé

Jouvence est là
comme un trésor
enfoui à tout jamais
dans une forêt
inventée

La source

I

Je vais sur des chemins ingrats et gris
où mes pas ne laissent plus traces

Je ne sais plus très bien où est ma main
et si ce pied est bien le mien

Une boîte à images occupe mes pensées
qui flottent comme nuages

Je vais sur des chemins ingrats et gris
où mes pas ne laissent plus trace

II

D'une sèche branche
a fait une canne
et la tête blanche
hoche mythomane

Hiver monotone
gomme l'avenir
et le bel automne
n'est que souvenir

Un sentier austère
marqué d'arbres nus
seul itinéraire
vers lieu inconnu

Dans ce pur silence
pas un seul oiseau
mais une prescience
révèle un ruisseau

D'une sèche branche
a fait une canne
et la tête blanche
hoche mélomane

III

A rythme usé de pas
on ne sait pas où on va

Ruisselle ici, ruisselle là
le chant de l'eau nous guidera

Nous y voilà
ne te penche pas

Est-ce le vieux lavoir
où gémissaient les draps
sous le bois d'un battoir ?

Ou bien un abreuvoir
pour la soif du soldat
et de la terre entière ?
Mystère ! Mystère !

Nous y voilà
ne te penche pas

Contente toi
de ce que tu aperçois
dans ce mouvant miroir
un ciel ciselé de soleil
et puis un arbre en vert reflet
paisible comme un guerrier
en temps de paix

Nous y voilà
ne te penche pas

IV

Devant cette auge de pierre
dont l'eau est si claire
une main a pesé
sur mon âme ankylosée

Je me suis agenouillée
comme pour la prière
et le ciel m'a parlé
en langage muet.

Son reflet m'a confié
un plaisant secret
dont on ne peut parler
avec des mots d'usage

Une infante aux yeux gais
se substituait à mon image
ses lèvres frémissaient
caressant un message

Pas un son ne troublait
ce mystérieux langage
en forme de visage

Enfant de mon enfant ?

Image du présent
ou image d'antan ?

V

La vie est peut-être un poème
destiné aux enfants

Ainsi s'en vient blottir jeunesse
aux bras ouverts de la vieillesse
pour un meilleur entendement
je le sais je le sens

En douce effervescence
Jouvence apaise sénescence
et réciproquement
je le sais je le sens

Miroir d'eau boira ma misère
en joie de recommencement
Faisons une pause dernière
sans plus compter le temps

La vie est peut-être un chant
destiné à ceux que l'on aime
je le sais je le sens